



**HAL**  
open science

**Continuité culturelle et discontinuité politique.  
Quelques réflexions sur le caractère de la culture  
tchèque des années 1940**

Jiří Pešek

► **To cite this version:**

Jiří Pešek. Continuité culturelle et discontinuité politique. Quelques réflexions sur le caractère de la culture tchèque des années 1940 : Cahiers du CEFRES N° 26, Mémoires du communisme en Europe centrale. Cahiers du CEFRES, 2001, Mémoires du communisme en Europe centrale, 26, pp.10. halshs-01162072

**HAL Id: halshs-01162072**

**<https://shs.hal.science/halshs-01162072>**

Submitted on 9 Jun 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Cahiers du CEFRES

N° 26, Mémoires du communisme en Europe centrale

Georges Mink (Dir.)

Marie-Claire Lavabre, Françoise Mayer, Antoine Marès (Ed.)

---

Jiří PEŠEK

**Continuité culturelle et discontinuité politique. Quelques réflexions sur le caractère de la culture tchèque des années 1940**

---

Référence électronique / electronic reference :

Jiří Pešek, « Continuité culturelle et discontinuité politique. Quelques réflexions sur le caractère de la culture tchèque des années 1940 », Cahiers du CEFRES. N° 26, Mémoires du communisme en Europe centrale (ed. Marie-Claire Lavabre, Françoise Mayer, Antoine Marès).

Mis en ligne en / published on : avril 2010 / april 2010

URL : [http://www.cefres.cz/pdf/c26f/pesek\\_2001\\_culture\\_tcheque\\_1940.pdf](http://www.cefres.cz/pdf/c26f/pesek_2001_culture_tcheque_1940.pdf)

Editeur / publisher : CEFRES USR 3138 CNRS-MAEE

<http://www.cefres.cz>

Ce document a été généré par l'éditeur.

© CEFRES USR 3138 CNRS-MAEE



## ***Continuité culturelle et discontinuité politique. Quelques réflexions sur le caractère de la culture tchèque des années 1940***

Jiří Pešek (Faculté des sciences sociales, Université Charles)

Il semble désormais acquis pour la conscience historique tchèque que février 1948 représente une rupture, comme interruption brutale de la continuité démocratique, attentat humiliant commis contre la société tchèque par une bande de malfaiteurs qui, protégés par la grande puissance de l'Est, se saisirent du pouvoir sur la nation désemparée. Cette interprétation, qui blanchit d'une certaine manière cette "nation désemparée" de toute responsabilité dans cette catastrophe, est du même type que l'idée selon laquelle l'Allemagne aurait été "assaillie par le nazisme", et qui prévalut dans l'Allemagne divisée de l'après-guerre, c'est-à-dire aussi bien dans la République fédérale stabilisée d'Adenauer que dans le "pays des ouvriers antifascistes" d'Ulbricht.<sup>1</sup> Il fallut attendre vingt années pour que les discussions politiques et historiographiques (y compris la controverse sur le livre de Fritz Fischer publié en 1961) parviennent à se libérer du carcan d'un tel cliché en République fédérale et vingt années encore pour que l'historiographie allemande et une partie de la société commencent à discuter activement, dans le cadre du *Historikerstreit*, de la responsabilité de cette dernière dans la catastrophe des années 30 et 40.<sup>2</sup> Bien qu'on ne puisse pas comparer l'ampleur des crimes commis par la dictature communiste tchèque avec ceux du nazisme, il est possible d'établir un parallèle entre l'Allemagne des années 1933-1939 et la Tchécoslovaquie des années 1948-1956 du point de vue des paramètres qualitatifs et structurels. Il me semble donc pertinent, dans le cadre de ce colloque, de tenter, avec une certaine provocation, de montrer la continuité qui relie le Coup de Prague de février 1948 – et ses conséquences – à l'époque bien antérieure de la Première République tchécoslovaque.

Dans une telle optique, l'histoire culturelle se rapproche plutôt de l'histoire sociale que d'une histoire événementielle et politique. Plus que l'influence directe des événements politiques concrets, c'est le caractère profond des stéréotypes socio-culturels, des systèmes de valeurs, des attentes ancrées qui en forment la base ainsi que les modes de communication et les types de trajectoires individuelles ou de carrières professionnelles. La culture n'est pas seulement la création de quelque chose de neuf, de nouvelles œuvres d'art par exemple ; elle englobe aussi les modes de transmission, de conservation et d'utilisation du patrimoine culturel, les structures de l'expérience et les mécanismes des pratiques culturelles.

---

<sup>1</sup> Voir l'œuvre classique rééditée depuis des décennies de Golo Mann : *Deutsche Geschichte im 19. und 20. Jahrhundert*, 1958, (édition tchèque 1993). Pour les notions développées en Allemagne de l'Est sur la responsabilité des crimes du nazisme voir Götz Aly, *Macht Geist Wahn. Kontinuitäten deutschen Denkens*, Frankfurt a. M., 1999, p. 37-56.

<sup>2</sup> Pour plus d'informations sur ce sujet : Jiří Pešek, "Byli jsme to my? Historikerstreit 1986-1987" [C'était bien nous ? Historikerstreit 1986-1987], *Dějiny a současnost* 20.1991/6, p. 2-6.

Il est indéniable que les pratiques et le patrimoine culturels tchèques furent brutalement transformés par le coup d'État communiste, et par la répression qui le suivit et qui conduisit à l'épuration des bibliothèques et des musées, l'arrestation et même l'exécution des artistes, des scientifiques et des différents représentants de la culture ou encore à l'élimination des étudiants et des professeurs gênants. À la suite du Coup de Prague, il fut possible d'interdire, de supprimer beaucoup de choses et d'éliminer à grande échelle les personnalités « gênantes » de la culture tchèque. On ne pouvait en revanche d'un seul coup modifier le cours de la vie culturelle par des décisions politiques ou par la répression. Des domaines connurent ainsi une certaine continuité. Nous tenterons de relever ainsi les facteurs de dynamisme et ceux de stabilité qui jouèrent selon nous un rôle important pour la formation et la transformation de la culture tchèque.<sup>3</sup>

La vie culturelle se joue toujours en parallèle à plusieurs niveaux socioprofessionnels. Les classes moyennes – c'est-à-dire celles dont le niveau de scolarisation est au minimum celui du secondaire – constituent la base traditionnelle de la vie culturelle « supérieure » puisque, d'un côté, elles prennent la part la plus active à la création artistique et, de l'autre, elles en sont les plus grands consommateurs. De plus, ce sont elles qui permettent à une base plus large de la population, beaucoup plus conservatrice, de s'approprier cette création artistique. Cependant, les classes moyennes sont en même temps les dépositaires des traditions culturelles. En milieu allemand, on parlerait sans doute des normes et des standards de la *Bildungsbürgertum* qui relie participation culturelle et affirmation d'un statut social spécifique.<sup>4</sup> Dans toutes les sociétés, le rôle de ce groupe social est considérable pour la réception de nouvelles valeurs, de standards éducatifs ou des créations artistiques aussi bien anciennes que nouvelles, venus de l'étranger, et pour leur introduction dans les pratiques culturelles locales.

Depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, c'est au sein des jeunes générations d'étudiants des classes moyennes que naissent le plus souvent les avant-gardes en conflit avec l'*establishment* culturel. C'est dans ce milieu – qui s'appuie traditionnellement, entre autres, sur la garantie qu'offre la connaissance de la culture antique – que les mouvements artistiques d'avant-garde apparaissent ou trouvent un terrain favorable. Dans la société tchèque des années 40, les classes moyennes, et notamment ce qu'on appelle « les nouvelles classes moyennes », jouaient un rôle fondamental. En effet, les classes populaires et les classes supérieures terriennes traditionnelles, identifiées à la société tchécoslophone, et qui se trouvaient relativement réduites depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, conservaient une relation beaucoup plus traditionaliste avec les biens et les pratiques culturelles. À d'illustres mais rares exceptions près – voir des personnalités du type de

---

<sup>3</sup> J'utilise ici mon analyse : „Kontinuita a diskontinuita české kultury 1945-1965“ [Continuité et discontinuité dans la culture tchèque. 1945-1965], in: Gernot Heiss - Alena Míšková - Jirí Pešek - Oliver Rathkolb (Eds), *An der Bruchlinie / Na rozhraní světů. Österreich und die Tschechoslowakei nach 1945/ Rakousko a Československo po 1945*, Wien, 1998, p. 441-460.

<sup>4</sup> Je renvoie à mes travaux rendant compte du débat sur le rôle de la *Bildungsbürgertum* en Europe centrale : “Bürgertum a Bildungsbürgertum v habsburské monarchii v zrcadle knih a studií posledních let” [*Bürgertum* et *Bildungsbürgertum* dans la monarchie des Habsbourg à travers l'historiographie récente], *PSH* 26, 1993, p. 149-155 et aussi : “Německá diskuse let 1985-1992 o tématu: Bürgertum - Bildungsbürgertum konce 18. až počátku 20. století” [La discussion allemande des années 1985-1992 sur la *Bürgertum* et la *Bildungsbürgertum* de la fin du XVIII<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle], *Český Časopis Historický* 92, 1994, p. 104-121.

Jiří Kolář - elles étaient prêtes à accepter des pratiques et des créations culturelles vulgarisées et instrumentalisées.

Si nous voulons envisager les caractéristiques culturelles de l'après 1948, il nous faudra donc décrire auparavant la culture des classes moyennes de la Première République.<sup>5</sup> Dans le contexte européen, on pourrait la qualifier de très ouverte, réceptrice d'un éventail élargi de créations artistiques étrangères et cultivant ses liens traditionnels avec Paris et les innovations venues de France puis, dans une moindre mesure, du monde anglo-saxon. Culture ouverte mais aussi culture ancrée dans les traditions et les stéréotypes centre-européens, par l'intermédiaire des minorités allemandes et juives, et malgré une méfiance ouverte envers le milieu germanophone voisin.

À partir de 1918, un élément nouveau fut l'accent mis, avec le soutien de l'État, sur des éléments des cultures slovaque et slaves du Sud. Les sympathies éprouvées envers l'avant-garde soviétique jouaient aussi un rôle important dans les milieux culturels de gauche. L'état actuel des recherches ne nous permet pas toutefois d'en mesurer la portée. Il s'agit notamment, d'un côté, du cercle réuni autour de la revue *Tvorba* et, de l'autre, par exemple, des contacts entretenus avec Moscou par les protagonistes du Théâtre libéré pragois (*Osvobozené divadlo*). Certes, toute sympathie envers l'Est fut longtemps freinée par le mythe antisoviétique des légionnaires tchécoslovaques<sup>6</sup>. Ce sentiment renouait en revanche avec une russophilie idéalisée plus ancienne. Ensuite, c'est l'illusion d'avoir trouvé en la Russie le contrepoids à l'Allemagne nazie qui devait l'accentuer.

Dans le cadre d'un État relativement stable mais, de ce fait, peu dynamique, la culture tchèque, consciente depuis longtemps de son entité tchécoslovaque, parvint à se doter d'une image démocratique tout à fait exceptionnelle dans le contexte centre-européen. La contrepartie de cette bonne réputation était un fort sentiment national à caractère défensif et le respect des diverses figures et mythes nationaux.<sup>7</sup>

Nous considérons ici le point de vue tchèque, c'est-à-dire les productions culturelles en langue tchèque, et laissons de côté la vie culturelle de la minorité allemande de Tchécoslovaquie. Nos connaissances sont en effet sur ce point si lacunaires et tellement liées aux recherches concernant des personnages ou des institutions précises, que toute généralisation serait trompeuse. Il suffira sans doute de souligner l'écart important qui séparait les orientations culturelles des régions frontalières allemandes de celles des communautés allemandes et juives de Prague. Les nazis ont d'ailleurs liquidé peu de temps après leur arrivée ces oasis culturelles pragoises (ou plutôt ce qu'il en

---

<sup>5</sup> L'historiographie de la société tchèque sous la Première République est toujours en mouvement. L'analyse encyclopédique publiée par Jaroslav Marek en 1998 aborde rarement la Première République et son article de 1999 n'est pas assez détaillé. Comparer donc : Jaroslav Marek, *Česká moderní kultura* [La culture moderne tchèque], Praha, 1998, et du même auteur : „Náct kulturních proudů mezi válkami“ [Quelques éléments sur les mouvements culturels de l'entre-deux-guerres, in: Jaroslav Valenta - Emil Voráček - Josef Harna (Eds), *Československo 1918-1938. Osudy demokracie ve střední Evropě* [La Tchécoslovaquie 1918-1938. Destin d'une démocratie d'Europe centrale], Praha, 1999, p. 441-445.

<sup>6</sup> Les légionnaires tchécoslovaques, engagés dans la Première Guerre mondiale aux côtés de l'armée russe, se retrouvèrent impliqués dans la guerre civile qui suivit la Révolution d'octobre et entrèrent en conflit avec les troupes révolutionnaires. (ndt)

<sup>7</sup> Cf. Peter Heumos, „Zhroutení jednoho systému. Osm tezí k rozpadu ČSR v letech 1938-1939“ [La chute d'un système. Huit thèses concernant la fin de la République tchécoslovaque 1938-1939], *Dějiny a současnost*, 18, 1996/2, p. 25-28.

restait après la fuite d'une partie des intellectuels et des artistes juifs) non seulement par des arrestations mais aussi en supprimant tout simplement les subventions que la culture allemande recevait depuis longtemps de la part de l'État tchécoslovaque.<sup>8</sup>

La crise de Munich apporta un changement radical dans la vie culturelle. À la suite du traumatisme que cette catastrophe internationale causa au sein de l'opinion publique tchèque, la politique intérieure tourna le dos aux anciennes orientations démocratiques et libérales. De nombreuses illusions s'évanouirent. La Seconde République amena certaines nouveautés : un antisémitisme exacerbé partagé par la majorité de la société, l'orientation catholique antimoderniste de la création artistique et l'évacuation de tout pluralisme culturel. L'élite intellectuelle commença de plus à éprouver une attirance exceptionnelle envers un autoritarisme fascisant - de type italien peut-être.<sup>9</sup> Ceci semble être affaire de politique. Il nous semble toutefois que ces tendances peuvent être appliquées à toute une série de faits appartenant à la culture prise au sens large.

Le régime nazi, après avoir effacé toute trace de la Tchéco-slovaquie, accentua encore ces tendances et s'efforça d'imposer le point de vue officiel des nazis concernant l'avant-garde artistique et culturelle, c'est-à-dire celle d'un art dégénéré (« entartete Kunst »).<sup>10</sup> L'avant-garde radicale fut ainsi définitivement réduite à la clandestinité. Occupait alors le devant de la scène culturelle officielle un mélange d'influences nazillones et de nationalisme défensif ramené au cadre du Protectorat.<sup>11</sup> Le massacre des juifs allemands et tchèques (ou plutôt de ceux que les lois de Nuremberg déclaraient juifs) ainsi que les répressions, ponctuelles certes, mais dures, menées contre l'élite intellectuelle de la société tchèque portèrent grand tort à sa capacité de création et rompirent toute attache avec la culture de la Première République.

Cela signifie, entre autre, que même là où la culture parvint un moment à maintenir son autonomie, elle perdit son pouvoir de remise en question et de provocation. En ces temps de terreur, on cessa forcément de détruire des mythes et de proposer des alternatives complexes d'avant-garde. L'art moderne et les pratiques qui lui sont liées touchaient un groupe social qui, bien qu'exceptionnel et productif, était limité à de petits « cercles clandestins » comme les surréalistes de Prague ou de Brno (le Groupe Ra, les Surréalistes de Spořilov ou le Groupe 42).

Dans l'atmosphère étouffante du Protectorat, où l'intelligentsia et l'élite culturelle étaient la cible d'une répression systématique, on s'orienta vers l'art national traditionnel, vers la défense de positions culturelles acquises et vers le renforcement des stéréotypes défensifs de la nation hérités du Réveil national, c'est-à-dire des mythes du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ainsi, pour le public cultivé, l'expérience profonde des années du Protectorat fut un

<sup>8</sup> Cf. Jitka Ludvová, „Německý hudební život v Praze 1880-1939“ [La vie musicale des Allemands de Prague 1880-1939], *Uměnovědné studie*, IV, 1983, p. 53-183, et plus particulièrement p. 182 et suiv.

<sup>9</sup> Cf. Jarmila Pešková, Josef Matoušek : „Zapomenutá oběť 17. listopadu“ [La victime oubliée du 17 novembre], *Dějiny a současnost*, 21, 1999/6, p. 37-41, notamment p. 40, Eva Hahnová, „Sudetoněmecký problém. Obtížné loučení s minulostí“ [Le problème des Allemands des Sudètes. Adieux difficiles au passé], Praha, 1996, p. 144 et suivantes, où ce problème est traité à travers la personnalité de Ferdinand Peroutka. Voir aussi à ce sujet : „Ceši, Nemci a židé“ [Tchèques, Allemands et Juifs], *Přítomnost*, 22, 2-1939.

<sup>10</sup> Parmi la riche bibliographie qui existe sur ce sujet, je citerai le recueil suivant : „... und nicht die leiseste Spur einer Vorschrift“ - *Positionen unabhängiger Kunst in Europa um 1937*, Düsseldorf, 1987.

<sup>11</sup> Jiří Doležal, *Česká kultura za protektorátu. Školství, písemnictví, kinematografie* [La culture tchèque sous le Protectorat. Enseignement, littérature, cinéma], Praha, 1996.

retour aux modèles d'identification nationaux traditionnels et aux productions du XIX<sup>ème</sup> siècle, réactualisées et dotées d'une forte dose de nationalisme tchèque. Il s'agissait là d'une ligne de défense dans laquelle la culture nationale – et notamment les classes moyennes qui en étaient dépositaire – s'était repliée face au danger où se trouvait la nation, abandonnée et même vendue par le monde occidental et... moderne.

Sous le Protectorat, le niveau de la vie culturelle relevant des loisirs et de la détente – celle qui s'adressait en particulier au monde ouvrier considéré comme destinataire attiré –, prit de l'ampleur sous des traits purement nationaux, à la façon des bals musette.

Tout cela agit au détriment non seulement de la culture populaire, tel le jazz américain – nègre – qui n'était pas soutenu officiellement et était même quasiment interdit, mais aussi de la culture moderne plus élitiste, qui n'était pas forcément aryenne. Dans les domaines des beaux-arts et de la littérature, le même retournement se produisit. Ils se détachèrent du contexte international, bloqué par ailleurs à cause de la guerre, pour se tourner vers des sources et des traditions locales sûres. Sous le Protectorat, la vie quotidienne, avec la fermeture des établissements d'enseignement supérieur et le travail obligatoire en milieu ouvrier pour les lycéens et les étudiants influencèrent sensiblement les pratiques culturelles et leur réception future. Les radios étrangères à elles seules (la BBC et Voice of America), écoutées malgré les répressions auxquelles cette pratique donnait lieu, ne pouvaient jouer un rôle formateur à l'échelle de toute la société.

Malgré l'enthousiasme pour l'Amérique et la France, avec le jazz, Hollywood, l'existentialisme et le surréalisme, le court intermède de l'après-guerre (1945-1948) ne put effacer ce recul opéré dans les domaines culturels qui avaient abandonné les niveaux supérieurs de la culture européenne démocratique de l'entre-deux-guerres pour les positions conservatrices et défensives de la nation des temps anciens. Le reste de l'Europe fut aussi durement touché par le conservatisme apparu durant l'occupation allemande. À Paris, par exemple, l'exposition du sculpteur nazi Arno Brecker reçut un accueil favorable et la création locale officielle s'orienta vers le néo-classicisme, tournant le dos aux avant-gardes gauchistes discréditées.

L'Europe avait été ravagée par la guerre, par la faim ; elle cherchait comment régler le problème posé par la collaboration d'une grande partie de ses élites culturelles avec le nazisme et comment s'accommoder de la montée de l'américanophilie qui ne provoquait pas que de l'enthousiasme. Juste après la guerre, la vague socialiste qui atteignit la plus grande partie de l'Europe et des États-Unis prétendait favoriser plutôt la « popularisation nationale » des pratiques culturelles qu'une culture élitiste bourgeoise ou d'avant-garde de gauche.

En Tchécoslovaquie vit le jour un étrange cocktail qui mêlait les traditions démocratiques de gauche d'avant-guerre (comme le montre l'enthousiasme que provoqua la réouverture du Théâtre libéré), le rejet démonstratif des modèles culturels et des règles datant de la Seconde République et du Protectorat ainsi que l'orientation vers une culture nationalisée, collective et popularisée au nom de « l'union nationale ». L'opposition à tout ce qui était allemand nazi s'accompagnait d'un antisémitisme ouvert.<sup>12</sup> Des éléments d'origines différentes s'interpénétrèrent alors : des modèles culturels d'avant et d'après

---

<sup>12</sup> Voir : Helena Krejčová, „Český a slovenský antisemitismus 1945-1948“, in : *Stránkami soudobých dějin. Sborník statí k pětadesátinám historika Karla Kaplana* [Quelques pages d'histoire contemporaine. Recueil en l'honneur du 65<sup>e</sup> anniversaire de l'historien Karel Kaplan], Praha, 1993, p. 158-172.

Munich, du Protectorat et bien sûr du Front national<sup>13</sup>. L'aspect individuel et libéral de la culture, celui des entreprises privées furent laissés sciemment de côté. Puisque la culture semblait devoir être accessible à tous ceux à qui elle avait été plus ou moins refusée durant six années, il fallait la populariser, la débarrasser de tout élitisme. L'enseignement supérieur, devenu enseignement de masse, en est un bon exemple qui, dépourvu des moyens de maintenir son niveau d'avant-guerre, offrait en compensation aux étudiants de nouvelles activités extra-scolaires.<sup>14</sup>

En ce qui concerne les liens de la culture tchèque avec l'étranger juste après la guerre, la situation semble avoir radicalement changé par rapport à l'entre-deux-guerres. Le refus catégorique de tout ce qui était allemand (et la peur latente d'un réveil des Allemands) s'accompagnait bien souvent, dès 1945, d'une méfiance officielle envers pratiquement tout ce qui était occidental.<sup>15</sup> Pour garantir la sécurité, le monde slave, sous la direction de la Russie soviétique, devait remplacer les anciennes relations avec l'Europe occidentale. C'est ce que donnent à lire, par exemple, de nombreux articles parus dans les numéros d'après guerre de la *Revue historique tchèque* (*Český časopis historický*) et c'est ce ton qui domina le Congrès des historiens de l'année 1947.<sup>16</sup> On y retrouve tout d'un coup Václav Černý aux côtés de Václav Chaloupecký et des communistes.<sup>17</sup> Ce n'est pas que les contacts avec l'Occident furent dès lors coupés ; on énonçait plutôt les priorités de l'avenir. Dans ses mémoires, Jiří Voskovec parle de schizophrénie à propos du public, et donc de toute la société, durant la courte période où fut rouvert le Théâtre libéré (*Osvobozené divadlo*).<sup>18</sup> Les gens réagissaient de façon différente selon qu'ils étaient au théâtre ou à l'extérieur. Ainsi, l'absence d'un projet politique et l'insécurité – qu'entretenait notamment l'attente toujours déçue des gestes adéquats de la part des puissances occidentales – s'accompagnaient de l'absence d'un projet clair dans le domaine culturel et artistique. Le monde, en train de se figer dans la guerre froide à partir de 1946, ne parvenait plus à émettre des signaux clairs. Au lieu de

<sup>13</sup> Alliance de tous les partis politiques de la Résistance au pouvoir à partir de 1945.

<sup>14</sup> Blanka Zilynská, „Poválečná obnova a zápas o charakter univerzity“ [La restructuration de l'après-guerre et les luttes concernant le caractère de l'Université], in: Jan Havránek - Zdeněk Pousta (Eds), *Dějiny Univerzity Karlovy IV* [Histoire de l'Université Charles]. 1918-1990, Praha, 1998, p. 235-261 ; Zdeněk Pousta, „Univerzita Karlova v letech 1947-1953“ [L'Université Charles de 1947 à 1953], *ibid.*, p. 263-305.

<sup>15</sup> Antoine Marès, „Les relations franco-tchèques dans les années 1944-1948 ou le syndrome de Munich“ *Soudobé dějiny VI*, 1999, p. 187-207 ; et Markéta Holíková, *Die britische Besatzungspolitik gegenüber deutschland in den Jahren 1945/1946/1947/1948 und ihre Resonanz in der tschechoslowakischen Diplomatie*. Mémoire de l'Institut des relations internationales, Faculté des Sciences sociales, Université Charles, 1999.

<sup>16</sup> Jiří Pešek, „Trauma německého sousedství? Západní Evropa viděná optikou dějin dějepisectví“ [Allemands et Tchèques, un voisinage traumatisant ? L'Europe occidentale à travers l'historiographie], in : Eva Hahnová (Ed.), *Evropa očima Čechů* [L'Europe vue par les Tchèques], Praha, 1997, p. 145-161, en particulier la page 149 et suiv. Christiane Brenner, „Ex oriente Lux? Obrazy východní Evropy v poválečném Československu“ [Ex oriente Lux? L'image de l'Europe orientale dans la Tchécoslovaquie après la guerre], *Ibid.*, p. 131-143 et Antonín Kostlán, *Druhý sjezd československých historiků (5.-11. října 1947) a jeho místo ve vývoji českého dějepisectví v letech 1935-1948* [Le deuxième congrès des historiens tchécoslovaques (du 5 au 11 octobre 1947) et sa place dans l'historiographie tchèque entre 1935 et 1948], Praha, 1993, en particulier p. 176-190.

<sup>17</sup> Christiane Brenner, „Politický diskurs české společnosti v letech 1945-1958“ [Le discours politique de la société tchèque de 1945 à 1958], *Dějiny a současnost* 21, 1999/3, p. 41 et suivante.

<sup>18</sup> Cf. Michal Schonberg, *Rozhovory s Voskovcem* [Entretiens avec Voskovec], Praha, 1995, p. 155 et suiv. et l'entretien de Tigrid avec Voskovec publié dans la revue *Svědectví*, n° 22, 1963, dont des extraits ont été réédités in: Jiří Lederer (Ed.), *Když se řekne Werich a když se řekne Voskovec* [Quand on dit Werich et quand on dit Voskovec], Praha, 1990, p. 227-230.

cela, les illusions de toutes sortes avaient cours ; on vit le retour du nationalisme défensif, flot de sûreté en période d'insécurité.<sup>19</sup>

La purge et la répression qui suivirent le Coup de Prague atteignirent à nouveau les classes moyennes. Certes, les camps des communistes comptaient plus d'ouvriers que d'intellectuels. Ces derniers y étaient toutefois proportionnellement plus nombreux que dans la population totale. Les recherches de Miroslav Veselka montrent que parmi les condamnés politiques à des peines de détentions, à Prague, entre 1949 et 1951, se trouvaient 16,6 % d'étudiants ou de personnes ayant une formation supérieure.<sup>20</sup> Parmi les émigrants de ces mêmes années, dont le cas fut traité par le tribunal de Prague, on trouve même plus de 30 % d'intellectuels. Les recherches de Blanka Zilynská et de Zdeněk Pousta montrent aussi que les ~~prén~~ victimes de la principale vague de purges dans les établissements d'enseignement supérieur ne furent pas les enseignants mais les étudiants qui, à cette époque encore, appartenaient bien souvent aux classes moyennes.<sup>21</sup> Des "prolétaires" occupèrent les places ainsi libérées. Quelques milliers de personnes munies du baccalauréat ou d'un diplôme supérieur durent quitter leur emploi et "aller à l'usine". 200 000 "cadres ouvriers"<sup>22</sup> les remplacèrent aux postes de cadres moyens et supérieurs.

Les changements sociaux, accompagnés d'une transformation totale de l'économie nationale, avec notamment l'expropriation des travailleurs indépendants et des entrepreneurs, forcèrent les classes moyennes à abandonner leur rôle culturel traditionnel. Appauvrie, l'intelligentsia perdit beaucoup de sa position sociale et ne put désormais se permettre d'investir dans la culture. De son point de vue, on était revenu, en février 1948, au modèle de la Seconde République ou du Protectorat qui avait fermé à une grande partie des classes moyennes traditionnelles l'accès à l'enseignement supérieur et les avait empêchées de produire une culture indépendante, provoquante ou

---

<sup>19</sup> Sur l'atmosphère intellectuelle de cette époque cf. les deux recueils suivants : l'Institut de littérature tchèque a édité (Coll° K, vol. 4): *Rok 1947* [L'année 1947], Praha, 1998 ; l'Institut d'histoire et les Archives de l'Université Charles : Blanka Zilynská - Petr Svobodný (Eds), *Věda v Československu v letech 1945-1953* [Les sciences en Tchécoslovaquie de 1945 à 1953], Praha, 1999, notamment pour l'article de Blanka Zilynská, „Universitas, unitas, uniformitas. Uplatnění dobové vize „jednoty“ v univerzitním prostředí let 1945-1948“ [Universitas, unitas, uniformitas. L'application de la politique „d'unité“ dans les milieux universitaires. 1945-1948], p. 39-55 et celui de Michal Svatoš, „Studentokracie - mýtus nebo realita?“ [Mythes et réalités du pouvoir des étudiants], p. 287-296.

<sup>20</sup> Miroslav Veselka, „Komunistická justice a její oběti ve spisech okresního soudu trestního v Praze 1949-1951“ [La justice communiste et ses victimes d'après les archives du tribunal correctionnel du district de Prague 1949-1951], *Pražský sborník historický* 27, 1994, p. 145-179.

<sup>21</sup> Cf. Zdeněk Pousta, „Univerzita Karlova v letech 1947-1953“ [L'Université Charles de 1947 à 1953], p. 292-297, et du même auteur, „Perzekuce studentu Univerzity Karlovy po roce 1948“ [La répression contre les étudiants de l'Université Charles après l'année 1948], in. Jirí Pešek - Michal Svatoš (Eds), *Škola a město* [L'Ecole et la ville].(Documenta Pragensia XI.), Praha, 1993, p. 237-242, Michal Svatoš, „Studentokracie...“, *Opus cit.* p. 292 et suivantes. En revanche : „Durant les premières années de fonctionnement de l'Académie des sciences tchécoslovaque, on trouvait à la tête de ses organes dirigeants et des différents instituts des scientifiques appartenant en majorité à la vieille génération“. Voir : Alena Míšková - Hana Barvíková - Miroslav Šmidák, „Ceskoslovenská akademie věd 1969-1972. Restaurace komunistické moci ve vědě“ [L'Académie des sciences tchécoslovaque 1969-1972. La restauration du pouvoir communiste dans le domaine de la recherche], *Sešity Ústavu pro soudobé dějiny AV ČR* 30, 1998, p. 11 et suivantes.

<sup>22</sup> Les "cadres ouvriers" étaient des personnes issues de catégories sociales soutenues par le régime, considérées comme dignes de confiance et placées à des postes de cadres moyens et supérieurs (ndt).

dérangente, au-dessus de toute instrumentalisation ou simplement autre que la culture des loisirs.

Le nationalisme défensif, traditionaliste et conservateur, teinté de socialisme, resta le fondement de la vie culturelle après 1948, comme si cette ligne de défense, érigée à la suite de la crise de Munich contre tous les voisins, s'était maintenant déployée le long du rideau de fer, mais le commun des mortels ne parvient pas à voir à cette échelle. Le pays se retrouva à nouveau isolé de la culture occidentale, pas seulement dans le domaine de l'art mais aussi en ce qui concerne l'enseignement, les systèmes de valeurs etc. Priorité fut donnée à la culture éducative et de loisirs, à la "culture pour tous" idéologique, c'est-à-dire s'adressant principalement aux classes sociales populaires auxquelles correspondaient déjà des pratiques culturelles intellectuelles peu exigeantes.

Nous avons ainsi, d'une part, l'accentuation de tendances issues de la période du Protectorat comme la lutte contre les avant-gardes, contre l'élitisme, contre la bourgeoisie et donc contre les classes moyennes. D'autre part, des traits datant de la Première République demeurent : le nationalisme défensif, teinté de socialisme, et qui se distingue par son grand respect des autorités – malgré son "côté švejk". Les courants slavophiles traditionnels, puis les courants pro-soviétiques – donc anti-allemands et anti-occidentaux, apparus juste après la guerre – se renforcèrent eux aussi.

Pour conclure, nous soulignerons que la répression, les réformes culturelles communistes et les innovations soviétophiles approfondissaient des tendances plus anciennes, manifestes dès la fin des années 30. Il est possible d'établir une certaine continuité entre la Seconde République, le Protectorat et la démocratie populaire de l'après guerre en ce qui concerne leurs aspects antidémocratiques, et plus largement leur lutte contre les classes moyennes (et bien sûr, dans le cas tchèque, contre les élites). De même que le choc causé par "l'abandon" de la Tchécoslovaquie par les Occidentaux avait servi à imposer ces tendances, l'ennemi héréditaire allemand et ses nouveaux alliés furent désignés comme le danger qui menaçait désormais la "culture nationale".

De forts éléments de continuité permirent par ailleurs à une grande partie des milieux universitaires et de l'intelligentsia, ou même aux classes moyennes, de passer sans grandes ruptures de la démocratie nationale régie par le Front national à la nouvelle dictature socialiste – soit-disant internationale – après la prise de pouvoir (*Machtergreifung*) par les communistes.<sup>23</sup> Les groupes de résistance étaient restreints et relativement fermés. Je ne veux pas affirmer ici que le Coup de Prague est exclusivement une affaire de politique intérieure (on lit parfois qu'il s'agit de la conséquence directe de l'expulsion des Allemands des Sudètes) ni même qu'il aurait suffi de mettre en place un autre contexte socio-culturel pour sauver la société tchèque de la dictature communiste. L'exemple de la Pologne nous défend de céder à de telles spéculations. Il faut simplement souligner que la société tchèque (je laisse consciemment de côté le cas slovaque) avait été largement préparée par les événements des dix années précédentes à accepter le type d'événement qui arriva en 1948 du point de vue culturel ou, plus largement, socio-

---

<sup>23</sup> Cf. Alena Míšková, „Kontinuita a diskontinuita sboru členů předchůdcovských institucí a ČSAV 1952-1955“ [Continuité et discontinuité dans le corps des membres de l'Académie des sciences tchécoslovaque et des institutions qui l'ont précédée], in: *Česká akademie věd a umění. Sborník příspěvků z konference 100 let ČAVU* [Académie des sciences et des arts. Actes de la conférence pour les 100 ans de l'Académie], Praha, 1993, p. 101-123.

culturel. Les mouvements de protestation et la résistance furent limités et c'est la répression exercée par le régime communiste qui fit croître le mécontentement.

À partir de 1956, et surtout dans les années 60, le domaine culturel parvint à prendre son indépendance. Une avant-garde autonome et contestatrice qui remettait le régime en question s'imposa. Parfois même, une vie culturelle alternative vit le jour. Cette évolution était bien moins un retour à "l'avant-février" que le mérite d'une génération qui parvenait à surmonter le quart de siècle qui l'avait précédée.<sup>24</sup> Il reste cependant indéniable que les mythes, la tradition libérale démocratique de l'Europe occidentale ou celle des avant-gardes élitistes ont joué un rôle essentiel dans ce processus.<sup>25</sup>

---

<sup>24</sup> Cf. Jiří Pešek, „Kontinuita a diskontinuita české kultury“ [Continuité et discontinuité dans la culture tchèque], p. 448-452 et l'entretien de A. J. Liehm et Jiří Voskovec, paru dans *Listy* 1975/5, et dont des extraits ont été publiés in: Jiří Lederer, *Když se řekne*, p. 221.

<sup>25</sup> Lors de la discussion de la session du 19 octobre 1999 au CEFRES, on m'a demandé pourquoi je n'avais pas pris en compte le rôle de la résistance culturelle menée par les sokols et les scouts dans les années qui ont suivi 1948. Je ne suis toujours pas parvenu à trouver sur l'activité culturelle de ces groupes des éléments bibliographiques. Pour leur persécution et leur mouvement de résistance en prison voir l'introduction de Zdenek Poustka à l'ouvrage de Růžena Vacková, *Vězeňské přednášky* [Les conférences en prison], Praha, 1999, p. 7-47.